

PAUL OHL
HÉLÈNE LECLERC

Emiliana

LE DESTIN TRAGIQUE
DE LA FILLE DE LOUIS CYR

Roman historique

 Libre
Expression

PAUL OHL
HÉLÈNE LECLERC

Emiliana

LE DESTIN TRAGIQUE
DE LA FILLE DE LOUIS CYR

Roman historique

 Libre
Expression

PARTIE 1

Le train

Un jour de l'hiver de 1893, par temps lumineux, le père d'Émiliana attela son cheval favori à la carriole. C'était un cheval du pays à la robe toute noire, faisant près de six pieds au garrot et pesant une ligne au-dessus de mille livres. La bête, on le savait dans tout Saint-Jean-de-Matha, était, aux dires de son propriétaire, « aussi vive que celles des vieux pays et encore plus solide des os et des sabots ».

— On y va, père ? lança Émiliana, en serrant contre elle sa poupée en porcelaine vêtue d'une robe de velours couverte de broderies, un cadeau que son père lui avait rapporté d'Angleterre, en même temps qu'une brosse à cheveux de style victorien.

Le cheval piaffait d'impatience. Dès qu'il entendit « Hue donc, Samson », il s'élança, franchit d'un bond les restes d'un banc de neige et emprunta le chemin qui les conduirait au rang Sainte-Louise.

Avec sa vitesse de coursier, il maintint une vive allure durant les trois milles du parcours cahoteux, parfois boueux, jusqu'à l'église de Saint-Jean-de-Matha. Ça et là, des villageois saluèrent au passage l'homme et la fillette.

— Les gens de partout t’aiment bien, père, pas vrai ? remarqua Émiliana avec un brin de fierté dans la voix.

L’homme eut un pâle sourire et haussa ses lourdes épaules.

— Faut croire, soupira-t-il, tout en tirant sur les guides. On est presque arrivés.

L’édifice religieux se dressait au cœur du village, sur un terrain surélevé. Du parvis, les fidèles avaient une vue dégagée sur une large vallée au cœur de laquelle se trouvaient les courtes pentes de la Montagne Coupée. Point de repère dominant, l’église, dont la façade en pierre de bossage comportait trois portails surmontés de fenêtres cintrées, était surmontée d’un unique clocher. Celui-ci abritait un carillon de trois cloches, à l’image de la plupart des lieux de culte de tradition catholique.

Dès que l’homme eut manœuvré de sorte que le cheval s’immobilise à proximité de la sacristie, dans le prolongement de la nef, une silhouette familière parut sur la galerie ceinturant l’édifice en briques du presbytère, en retrait de l’église. C’était une grande maison surmontée d’un toit à profil bas. Demeure permanente du curé de la paroisse, il était garni de plusieurs fenêtres à battants et d’autant de lucarnes à l’étage.

Celui qui s’amenait d’un pas alerte était le curé de Saint-Jean-de-Matha, l’abbé Théodore-Stanislas Provost. De taille moyenne, le regard perçant, il affichait une solide carrure à l’approche de la soixantaine. On le comparait au regretté Antoine Labelle, curé de Saint-Jérôme, grand apôtre de la colonisation des Pays d’en-Haut et ancien sous-commissaire à l’Agriculture et à la Colonisation de la province de Québec.

Le curé Provost avait troqué la traditionnelle barrette contre un bonnet de fourrure.

Il serra chaleureusement la main du visiteur et porta l’autre main sur la tête d’Émiliana.

— Toujours le bienvenu dans ton église ou au presbytère, mon cher Louis, lança-t-il d’une voix enjouée. La poignée de main du champion des hommes forts du monde m’honore chaque fois...

Cyr eut un sourire gêné.

— Disons du seul athlète de Saint-Jean-de-Matha, comme l'écrit toujours le notaire Dugas dans les contrats, corrigea le colosse.

Le curé Provost lui tapota l'épaule. D'un geste, il désigna le cheval.

— Il n'y en a pas des masses comme celui-là...

— Du bon sang canadien, monsieur le curé, ça trotte quasiment d'ici à Saint-Félix-de-Valois en moins de deux heures, se rengorgea fièrement Louis Cyr.

L'ecclésiastique désigna Émiliana, qui se tenait bien droite, tout contre son père, la poupée entre les bras. Ses grands yeux bruns fixaient le prêtre sans ciller.

— Toi, c'est Maria Émiliana, avança le curé avec bienveillance.

— Émiliana, le corrigea la fillette sans quitter le prêtre du regard.

Ce dernier sourit.

— Et la belle poupée ? Un cadeau de Noël de tes parents ? Elle a un nom ?

— Victoria, répondit sur-le-champ Émiliana. Comme la reine. Père l'a rapportée du pays d'Angleterre... et c'était lui le plus fort ! Moi aussi, je serai la plus forte...

Louis Cyr parut mal à l'aise.

— C'est pour ça qu'on est venus, monsieur le curé, fit-il, comprenez-vous un brin ?

Le prêtre fronça les sourcils et son regard passa de l'homme à l'enfant.

— Je ne suis pas certain de saisir, Louis, murmura-t-il.

— Montre à monsieur le curé, enjoignit Louis Cyr à sa fille en indiquant la carriole d'un mouvement de la tête.

Émiliana demanda à son père de tenir sa poupée.

S'adressant au prêtre, celui-ci ajouta :

— Si vous voulez bien prendre place, monsieur le curé...

L'ecclésiastique s'installa sur le banc de planches de la carriole. Il n'eut pas à attendre plus longtemps pour réaliser ce qui allait se passer. Aussitôt assis, il sentit la carriole bouger légèrement, puis être brusquement soulevée de l'arrière. Il réprima un cri de surprise. L'instant

d'après, la fillette avait retrouvé sa place aux côtés de son père.

— Mon Dieu ! s'exclama le prêtre. C'est... c'est juste pas possible... Mais c'est une enfant !

— C'est ben pour ça qu'on est venus, répéta Louis Cyr. Vous me comprenez, là ?

— Une enfant prodige, lança le curé Provost. Votre Émiliana est une enfant prodige !

Il y eut un silence.

— Combien ? finit par s'enquérir le prêtre.

— Combien quoi ?

— Ça pèse combien, ce qu'Émiliana vient de lever de terre ?

Cyr haussa les épaules.

— Pas loin de trois cents livres, avec vous dans la carriole comme de raison, répondit-il simplement.

Un court silence, puis, brusquement, le prêtre parut préoccupé.

— Ton curé doit te parler, Louis, annonça-t-il avec autorité. Seul à seul, là, au presbytère.

Louis Cyr hocha la tête tout en passant la main dans l'épaisse chevelure d'Émiliana.

— Monsieur le curé et moi devons parler. Toi et Victoria, vous surveillerez Samson. Ça ne sera pas long.

De son pas lourd, se dandinant d'un côté à l'autre, Louis suivit le prêtre. Les marches du presbytère grincèrent sous le poids du colosse.

La porte franchie, le curé Provost fit face à Louis Cyr, la posture droite, les mains jointes, le regard sévère. Sur le mur, en évidence, un portrait encadré d'Édouard-Charles Favre, revêtu des parements d'archevêque, nommé à ce titre par le pape Léon XIII.

— J'ai déjà rencontré monseigneur, précisa Louis Cyr, en désignant le portrait de celui qui détenait les pouvoirs de l'Église catholique à la grandeur de la province. Il m'a félicité et serré la main.

— Je sais, répondit le curé Provost, comme je sais que les premiers ministres et bien des notables d'ici et d'ailleurs

t'ont également salué. Aussi, je vais te causer d'homme à homme avant de te parler en tant que ton curé et pasteur. Laisse-moi donc te dire que, comme homme, je t'admire. T'es celui que j'admire le plus depuis des années. J'ai suivi tes exploits partout, aux États, en Angleterre, dans tous les coins de la province... Tu mérites tout à fait le titre de roi des hommes forts du monde.

Il marqua une pause, jeta un rapide coup d'œil au portrait de l'archevêque.

— Merci ben, monsieur le curé, murmura Louis Cyr, ravi, c'est me faire grand honneur...

— Ça, c'est mon point de vue d'homme, l'interrompit le prêtre. Comme ton curé, ton pasteur, j'ai un autre devoir, moins flatteur, celui-là... Le devoir de te rappeler que tu te dois à la terre de chez nous, que la colonisation a besoin de tes bras, ces bras qui sont les plus forts du monde... Chaque fois que tu quittes tes terres, pour les États ou pour ailleurs, tu privas ta paroisse, ton pays, de ce qui est le plus important : la survie de notre race chrétienne et catholique.

Louis Cyr se raidit.

— Je la défends, notre race, je l'ai toujours défendue à ma manière...

Le prêtre eut un geste d'impatience.

— J'ai pas fini, Louis ! Je sais pourquoi tu es venu en compagnie de ta belle Émiliana – il secoua la tête en signe d'incrédulité. J'avoue que je dois reconnaître un prodige quand il se manifeste devant mes propres yeux. Mais, comme je disais, je pense que t'es venu chercher l'approbation de ton curé parce que tu veux absolument que ta fille suive tes traces... Tu veux la voir exhiber son don, un don de Dieu, à n'en pas douter. C'est bien ça, Louis ?

Le curé Provost n'avait pas quitté des yeux l'homme devant lui, qui faisait deux fois son poids, fort comme dix, devenu une célébrité sur deux continents et qui, devant ces propos directs, baissait maintenant la tête.

— Vous savez pas tout, murmura Cyr.

— Pas tout quoi ? demanda le prêtre.

Louis Cyr se dressa à sa pleine hauteur, bomba légèrement le torse.

— Vous... vous êtes né riche, c'est bien connu, enchaîna-t-il. Vous avez les plus grandes terres, les plus belles récoltes, du bétail à revendre... Vous êtes un curé colonisateur, un deuxième Mgr Labelle, paix à son âme. Vous accomplissez ce que le bon Dieu attend de vous. Je vous respecte pour ça comme j'ai respecté tous les hommes de soutane partout où j'ai été. Mais moi, monsieur le curé, j'suis né de famille pauvre. J'ai perdu plus de frères et sœurs qu'il m'en reste. J'ai travaillé à la force de mes bras sur un lopin de terre qui rendait plus de roches que de blé... Exilé aux États à quinze ans, quasiment mort des fièvres à seize, à dix-sept j'effectuais la job de quatre hommes...

Il fit une pause pour reprendre son souffle.

— J'ai défendu avec mes poings tous les Canayens qu'on traitait de *scabs*, là-bas, aux États. Quand j'suis revenu au pays, c'est Saint-Jean-de-Matha qui m'a accueilli, la terre natale de ma Mélina. J'ai mérité chaque piastre que j'ai gagnée avec ma force, même si je continue d'être encore un peu ignorant...

Il s'arrêta plus longuement, gagné par l'émotion. Le curé Provost porta une main sur l'épaule de Cyr.

— C'est noble de ta part, c'est surtout absolument chrétien... Mais c'est d'Émiliana qu'il s'agit, Louis, ta seule enfant. Elle vient d'avoir six ans. Elle est unique, elle a un don, comme son père... Mais tout est là, tellement de pièges la guettent... Tu y as pensé ?

— Pièges ? répéta Cyr, ne sachant visiblement pas à quoi le prêtre faisait allusion.

Ce dernier désigna le portrait du prélat sur le mur.

— Louis, tu l'ignores peut-être, mais l'Église condamne directement toutes les formes de spectacles. Je dis bien toutes, ce qui inclut les exhibitions de force comme les tiennes.

— Mais voyons, monsieur le curé, je vous ai dit que monseigneur m'a déjà serré la main, objecta Cyr avec véhémence.

— Ça veut rien dire, Louis, continua le curé Provost. Une poignée de main de dignitaire, ça dure le temps d'une

rencontre. Comment dire ? C'est un geste politique... Ce que je veux que tu comprennes, c'est ce à quoi tu vas exposer ta fille Émiliana...

— Et ça veut dire ?

Le prêtre changea de ton.

— Des condamnations épiscopales, des lettres pastorales, des circulaires, des mandements envoyés dans toutes les paroisses... Cela a commencé avec Mgr Bourget, ça se poursuit avec Mgr Fabre, et ça continuera... On vous accusera d'exploiter votre enfant, et j'en passe...

La mine renfrognée, Cyr ne cessait de secouer la tête en signe de dépit.

— Ce ne sera pas le cas pour Émiliana... commença-t-il.

— Au contraire, ce sera surtout le cas pour Émiliana, reprit le prêtre. Je peux te montrer une de ces lettres pastorales ; il y est question d'amusements avec le démon, de frivolités, de poison qui infiltre tous les sens... et plein d'autres litanies du genre, sans oublier la profanation de la loi du dimanche...

— Ça veut dire quoi, tout ça, pour Émiliana ?

— Ça veut dire que moi, comme curé de Saint-Jean-de-Matha, j'ai le devoir sacré d'obéissance envers l'Église catholique, donc envers monseigneur. J'ai le devoir de te parler comme je le fais. Je dois te rappeler que, sur le plan moral, Émiliana est tenue, avant toute chose, d'aller à l'école avec les autres enfants, de suivre le catéchisme avec son curé, de devenir une jeune femme qui vivra selon les enseignements de la religion catholique, fondera un foyer et aura des enfants. En clair, Louis, ta fille ne doit pas devenir une bête de cirque !

Louis Cyr ne voulut pas en entendre davantage. Il leva les bras, enjoignant ainsi le prêtre à se taire. Il toisa le portrait du prélat, se dirigea vers la porte qu'il ouvrit en grand.

— Émiliana, viens ici ! appela-t-il.

— Qui va s'occuper de Samson, père ?

— Viens, insista-t-il, Samson ne bougera pas.

La fillette s'amena d'un pas alerte, gravit les marches du presbytère et interrogea son père du regard. Il lui prit la main et la mena en présence du curé Provost.

— Vous avez dit l'école, le catéchisme et d'autres affaires rapport à la religion catholique ? reprit-il sur le ton du défi.

S'adressant à Émiliana :

— Tu vas ben à l'école du rang, Émiliana ?

— Ben oui, père, répondit la fillette. J'suis première en toute...

— Sais-tu écrire un brin ?

— Pas juste un brin, répondit-elle spontanément. Mère me l'a montré quand j'avais quatre ans.

— Sais-tu lire ?

Émiliana eut un petit rire.

— Mère dit toujours que je lis bien mieux que vous, père...

Le prêtre vit la fierté évidente dans le regard de Cyr.

— Vous avez bien, dans vos livres savants, *Les Devoirs du chrétien envers Dieu* ?

— Ça va de soi, Louis, confirma le curé Provost. On le trouve dans toutes les maisons des bons catholiques de la province...

— Vous pouvez aller le chercher ?

Le prêtre se rendit aussitôt dans une pièce attenante qui lui servait de bureau et en ressortit avec un livre à la reliure en cuir passablement usée.

— Un vieil exemplaire, expliqua-t-il. Lu et relu bien des fois ! Que veux-tu en faire ?

— Ouvrez-le et demandez à Émiliana d'en lire un petit bout.

Le curé obtempéra. Il remit à la fillette le précieux exemplaire en lui indiquant le passage choisi au hasard. Émiliana confia de nouveau la poupée à son père.

— Victoria n'a pas encore appris à lire, murmura-t-elle avec un sourire complice.

L'air sérieux, se tenant droite, elle se mit à lire lentement, en détachant les syllabes, avec assurance :

— « *Nous devons à Dieu quatre choses : le connaître, l'adorer, l'aimer et lui obéir... Nous lui obéissons en observant ses saints com... man... dements et ceux de son Église...* »

Le curé Provost ne cacha pas son étonnement. Il reprit le livre et retourna dans le bureau. Il revint quelques instants

plus tard, tenant cette fois une médaille frappée de la Vierge Marie, marquée en son centre de l'effigie de son cœur entouré d'épines. Il pressa l'objet entre les mains d'Émiliana en même temps qu'il traça un signe de croix sur son front.

— Je te bénis, Émiliana Cyr, et avec toi, ton père Louis et ta mère Mélina. Puisse-tu toujours conserver le cœur immaculé de Marie près de toi, en tes moments de joie comme en ceux de peine...

Il leva les yeux vers Louis Cyr :

— Ainsi qu'en tes jours de gloire, conclut-il.

— Pourquoi le chemin des États une autre fois ? Et pour aussi longtemps ? avait demandé Mélina à Louis.

— Pour toi, et pour Émiliana. J’serai pas toujours là pour vous autres, avait-il répliqué sans la moindre hésitation.

Louis Cyr avait exprimé son intention de mettre définitivement sa petite famille à l’abri des soucis financiers. En Angleterre, il avait conquis le monde de la force en établissant des records qui allaient résister au temps. Mais, au Canada, les aventures londoniennes avaient alimenté les journaux pendant quelques jours, sans plus. Au retour, il était redevenu simplement l’illustre athlète de Saint-Jean-de-Matha, une sorte de curiosité qu’on montrait du doigt, en murmurant que ce surhomme savait à peine lire et écrire.

Comment allait-il maintenant pourvoir aux besoins de son épouse et de sa fille ? Aucun compromis possible. Il n’était pas un homme des champs et il n’y entendait rien en matière d’élevage et de culture.

Voilà qu’une lettre d’un important promoteur de spectacles de Lowell lui avait ouvert une première porte. Le notaire Amédée Dugas lui en avait discrètement fait la

lecture. On lui proposait des représentations à guichets fermés pendant un mois, le double des cachets s'il acceptait de prolonger son séjour. Plus encore s'il se pliait à une tournée. Le promoteur ajoutait que tous les frais seraient pris en charge. D'autre part, les propriétaires du parc Sohmer de Montréal lui avaient offert quelques centaines de dollars pour un mois.

Cyr avait pris le tout en considération, sachant toutefois que l'émerveillement que suscitaient ses exploits allait valoir le double, le triple même de l'autre côté de la frontière. Quant à Émiliana, pour l'avoir vue maîtriser de plus en plus l'art de manier les haltères d'homme sans effort apparent et reconnaissant aussitôt un don unique, il imagina que l'heure était peut-être venue d'une première démonstration publique.

Le peu que Louis Cyr avait révélé à Mélina au sujet de ses intentions avait plongé celle-ci dans un mutisme tenace. Elle avait préparé sans le moindre mot les grandes malles de voyage en bois et en cuir, munies de plusieurs verrous, puis avait demandé à Émiliana, toute joyeuse, si elle voulait emporter quelques jouets en bois, parmi lesquels trois petits chevaux sur roulettes, dont la beauté des formes rappelait des modèles européens à la mode.

— Juste un, avait répondu Émiliana, pour me souvenir de Samson. J'ai déjà Victoria et ma brosse à cheveux.

Mélina eut envie de sourire, mais elle n'en fit rien. L'air attendri, elle se contenta d'observer sa fille en pleine conversation avec sa poupée. Elle se rappela le temps de la migration de sa famille par temps glacial. Elle avait à peine treize ans lorsqu'elle vit disparaître au loin les contours de Saint-Jean-de-Matha. Elle revoyait ces nombreuses nuits dans des gares anonymes, encombrées de boîtes ficelées et de sacs de grosse toile. Elle se souvenait tout autant de l'arrivée à Lowell. Pour elle, cet endroit s'avérait une invention du diable, un lieu marqué de journées et de nuits à filer du coton. Cela s'était passé une douzaine d'années plus tôt, mais les mêmes images de misère défilaient encore devant ses yeux : une chambre à coucher pour six, une fenêtre donnant sur des latrines, des déchets accumulés entre les

bâtiments, l'air nauséabond, la perte, jour après jour, de la langue du pays. Pourtant, en regardant ainsi Émiliana, elle se souvint qu'en ce lieu de toutes les misères, elle avait rencontré l'amour de sa vie.

Il était, comme elle, un exilé, en plus d'être analphabète. Puis il devint l'hercule de la place. Pauvres tous les deux, ils étaient du même âge, ils avaient partagé les mêmes rêves, comme celui de se retrouver, libres, au bout du monde. Après quelques mois, il l'avait suivie, sans le sou, vers le pays natal. Un mariage au cœur de l'hiver et toujours la misère comme lot quotidien. Trois mois plus tard, au retour de la Crique à David, il avait exprimé tout bonnement : « Plus jamais la vie de bûcheux et de cultivateur. » Il avait tenu parole. En 1892, de retour d'Angleterre, Louis Cyr était devenu l'homme le plus fort du monde.

*

L'horloge de table anglaise aux aiguilles en laiton ciselé, montée dans un cabinet d'acajou, sonna les six heures du soir. Louis Cyr l'avait achetée à Londres et en avait fait cadeau à Méлина.

Pour Méлина, le temps filait maintenant trop vite. Le grand départ était prévu aux petites heures du lendemain. Il restait le repas du soir à préparer, dont les portions gargantuesques pour Louis, les robes d'Émiliana à repasser et, en dernier lieu, le bain de chacun. Depuis peu, Louis Cyr avait fait aménager une pièce de bonne dimension, orientée sud-est pour recevoir la lumière du jour, et y avait fait installer un cabinet d'aisances en bois et en porcelaine, un petit lavabo et une baignoire tout en cuivre, montée sur pieds de fer, moulée d'une seule pièce aux dimensions du colosse.

Restait pour Méлина la tâche la plus exigeante et délicate : traiter la chevelure d'Émiliana. Une corvée pour la mère, une fascination pour la fillette dès son plus jeune âge.

L'abondante crinière d'Émiliana lui couronnait le visage, cascada jusque jusqu'au milieu du dos, la faisant ressembler à une poupée vivante.

C'était un travail ardu, puisqu'une fois mouillée et savonnée, la chevelure se rebellait avec d'étranges reflets tout en créant l'illusion d'un volume surprenant. Il fallut une bonne heure à Mélina pour la laver et la rincer. Émiliana se chargeait elle-même de la brosser, prenant le temps de s'examiner dans le miroir tenu par sa mère. Elle adoptait des airs de rêverie, de mélancolie, parfois de surprise.

— C'est le temps du bain maintenant, s'impatienta Mélina.

— Tu vas me coiffer avant d'aller au lit ?

— On va tresser tes cheveux pour le voyage.

— Et mes robes ?

— Les deux sont prêtes, l'assura sa mère. Il faut que toi aussi tu sois prête. La nuit va être très courte...

Émiliana fit la moue tout en continuant à se brosser les cheveux.

— Père m'a parlé d'un grand cheval de fer, enchaîna-t-elle. Il m'a dit qu'il était tellement plus gros et plus fort que Samson... Tu l'as déjà vu ?

Mélina poussa un long soupir. Elle pressa sa fille contre sa poitrine et déposa un baiser sur son front.

— Il y a déjà longtemps, murmura-t-elle. Le grand cheval de fer dont t'a parlé ton père est capable de transporter beaucoup de gens au bout de leurs rêves.

— Ah ! s'étonna Émiliana.

*

Gilbert Comtois avait mené les deux chevaux à l'étable, les avait brossés, avait nettoyé leurs sabots et les avait nourris. En se dirigeant vers sa maison, il remarqua que sa jeune épouse avait accroché la douzaine de nichoirs qu'il avait patiemment fabriqués durant les mois d'hiver. Il aimait particulièrement le spectacle des oiseaux lorsque ceux-ci virevoltaient aux alentours dès l'aube. Cette vision lui rappelait les nécessités élémentaires de la vie. Il n'avait jamais oublié l'époque, pas si lointaine, où la famille Comtois avait fait partie des légions d'immigrants entassés à Lowell, le conglomérat du textile mondial.

Il secoua ses bottes, utilisa la brosse suspendue à l'entrée pour décrotter ses semelles et poussa la lourde porte.

— C'est pas trop tôt, entendit-il aussitôt. J'pensais mon mari parti pour les États avec les Cyr !

Selon son habitude, Mélanie Comtois était au fourneau, comme chaque journée depuis ses quinze ans, alors que son père, Charles Charbonneau, avait accepté la demande en mariage que lui avait faite, en 1880, un certain Gilbert Comtois de Saint-Jean-de-Matha. De cette union étaient nés, jusqu'à ce jour, cinq filles et un garçon, deux de ces filles étant décédées en très bas âge.

— J'ai bien failli, la relança-t-il à la blague. Les deux chevaux m'ont quasiment lâché une fois rendus à Saint-Félix... Pis là, on a dû attendre l'autre train !

À ces mots, Mélanie s'esclaffa. Gilbert fit la grimace. Il lissa nerveusement son épaisse moustache, puis se mit en frais de bourrer sa pipe, de l'allumer et d'en tirer d'épaisses volutes. Passant dans la grande pièce dominée par une cheminée en pierre assemblée et maçonnée de ses propres mains, il grommela :

— Je m'inquiète pour ma sœur...

Mélanie retira un plat du fourneau et le suivit.

— Mélina ? Ben voyons, elle a passé une partie de sa vie dans les gros chars d'un peu partout. Tu sais ben qu'elle pourrait pas se passer de son Louis !

— C'est pas ça que je prétends, rétorqua Gilbert. C'est pour sa santé... Elle est blême sans bon sens, elle manque de souffle souvent, elle a encore perdu quelques livres. Pis là, v'là qu'y partent aux États pour pas mal longtemps...

Mélanie défit son tablier et remit de l'ordre dans sa coiffure.

— Longtemps comment ? demanda-t-elle, soudain préoccupée.

— Ben... un mois, p't'être plus. C'est Louis qui me l'a dit. À part qu'il m'a donné pas mal d'argent pour m'occuper de sa ferme et ses terres, de son bétail, des clôtures, des fossés, d'une partie du chemin public...

— Émiliana, elle ? questionna l'épouse.

Gilbert haussa les épaules et ralluma sa pipe.

— Émiliana? Du moment qu'elle est avec son père... Elle a le même don que lui, forte comme deux hommes à son âge!

Il expulsa un épais nuage de fumée.

— Dur à croire, mais c'est ça... Le curé lui-même a parlé d'un don de Dieu!

Incrédule, Mélanie toisa son mari. Ce dernier ne cessait de triturer sa pipe, qu'il finit par déposer dans le cendrier à moitié rempli de dépôt de vieilles cendres et d'allumettes consumées.

— Ben voyons, Gilbert, rétorqua-t-elle, j'veux ben croire que le beau-frère est fort sans bon sens, mais de là à faire d'Émiliana une merveille, j'sais ben pas... Faudrait pas exagérer!

Gilbert Comtois secoua la tête, frottant nerveusement ses mains calleuses.

— C'est ben ce que je disais, ajouta Mélanie. J'me demande ben d'où il a pris ce don de Dieu... Avec tout le respect pour monsieur le curé! Y a une chose qui est vraie: Émiliana est ben dans les bras de son père, ça, beau dommage!

Gilbert se leva et se passa les mains dans les cheveux, les yeux rivés au sol.

— J'ai dit quelque chose de pas correct? risqua Mélanie.

Gilbert fit non de la tête.

— Elle pis Louis, ils ont perdu le p'tit gars la même année qu'Émiliana est née, mais la différence avec nous autres, c'est qu'Émiliana va rester seule toute sa vie. Elle n'aura jamais un autre frère ou une sœur, rapport que Mélina pourra plus avoir d'enfants. Ça fait que c'est un peu normal qu'elle reste collée à Louis...

Il ne termina pas son propos. Il se dirigea vers la cuisine, actionna la pompe pour en tirer l'eau, se frictionna le visage et se mouilla les cheveux.

— Va falloir que tu me tailles le tour des oreilles, lança-t-il. Après, il faut que j'aille du côté de chez Louis faire le train. Au prix qu'y m'a payé, c'est ben du moins...

— Pis icitte? répliqua Mélanie.

— C'est à toi d'y voir avec les filles, l'avisa-t-il d'un ton ferme. J'peux pas tout faire en même temps!

Le chemin menant du rang de la Belle-Montagne Sud-Ouest à celui de la Rivière-Blanche était côteux, tortueux, parsemé de roches et de nids-de-poule. Il fallait compter une bonne heure par temps clément.

Gilbert pensait sans cesse à cette nouvelle aventure dans laquelle Louis Cyr jetait son épouse et la petite Émiliana. « Et si elle avait vraiment un don de Dieu ? Et si Louis en faisait une bête de cirque ? Et si... ? »

À la vue de l'imposante ferme, revêtue de belles briques rouges et agrandie de tous les côtés depuis que Louis Cyr l'avait achetée de son beau-père Évariste Comtois dit Gilbert, avec des terres qui la jouxtaient du sud au nord, d'innombrables pommiers qui allaient bientôt fleurir et quantité d'érables qui donnaient généreusement leur précieux nectar, Gilbert ne put s'empêcher de comparer ces cadeaux de la nature avec son propre lopin pierreux qui rendait si peu. « Dire qu'un jour tout ça va revenir à Émiliana », songea-t-il.

Émiliana avait vécu une succession de rêves éveillés. D'abord, des coups de sifflet stridents parmi de longues traînées de fumée noire. Ensuite l'arrivée en gare du premier « cheval de fer » par à-coups, avec son convoi de quelques wagons de bois, en provenance de Joliette. Puis il fallut décharger les malles et l'énorme caisse remplie d'haltères. Finalement, au cœur de la bruyante ville de Montréal, le changement de gare.

Un char sur rails tiré par des chevaux lourdement harnachés fut retenu au terme d'une brève négociation de prix, le conducteur ayant reconnu Louis Cyr. Partout, des masses de travailleurs s'affairaient à l'entretien des rues, des égouts et des aqueducs dans un va-et-vient de charrettes et de brouettes. Des discussions à tout propos fusaient de partout. Aux intersections on s'invectivait, la plupart du temps en réclamant le droit de passage. Quelques-uns voulurent s'en prendre au conducteur. Pressé, Louis Cyr leur lança de travers un coup d'œil qui les ramena tous au calme. D'une main, Émiliana serrait sa poupée contre elle, de l'autre, elle agrippait le bras de sa mère.

Le temps de rouler d'une ornière à l'autre, ponctué d'une série de jurons du conducteur, ils arrivèrent finalement à la grande gare. Émiliana, ébahie, regarda tour à tour ses parents.

— Un château ! s'exclama-t-elle.

— C'est ici que ça commence, enchaîna Louis Cyr, avec un clin d'œil.

Des employés de la gare étaient aussitôt accourus pour s'occuper des bagages de la petite famille. Ils ne tardèrent pas à crier pour du renfort, sous l'œil amusé de Cyr.

L'immense édifice était une merveille architecturale comme seules les grandes villes américaines en abritaient. Il comptait des tours et des tourelles, de grandes lucarnes, des baies vitrées, des colonnes et des corniches. L'ensemble était rehaussé par quelques œuvres d'art et des entrelacs sculptés. On y pénétrait par un porche monumental.

— Tu ne lâches pas la main de ta mère, avait commandé Louis à sa fille.

L'intérieur, éclairé d'innombrables sources de lumière, donnait l'impression d'un vaste carrousel et bruissait de mille sons. Des gens de tous âges et de toutes provenances, chargés de bagages, évoluaient dans un mouvement perpétuel.

Un nom retentit, amplifié par un porte-voix.

— *Mister Cyr... Mister Louis Cyr! Telegram for Mister Cyr.*

L'employé de la gare, en tenue bleue étroitement boutonnée, la casquette de service enfoncée jusqu'aux oreilles, se frayait péniblement un chemin parmi la foule en répétant l'appel.

Une voix forte s'éleva :

— Par icitte... Je suis Louis Cyr !

Aussitôt, plusieurs voyageurs se dirigèrent vers la puissante silhouette qui signalait sa présence.

— Louis Cyr est ici ! Le champion des hommes forts est ici... C'est lui ! entendait-on un peu partout.

Il fit signe à Mélina de se ranger à ses côtés avec Émiliana.

— *Telegram for Mister Louis Cyr*, baragouina l'employé en lui tendant le document d'une main tremblante.

Cyr y jeta un coup d'œil et le lui rendit aussitôt.

— Lis-moi le télégramme, ordonna-t-il, autoritaire. C'est écrit en anglais. Par icitte, on est au Canada français.

Le messenger parut désesparé. Il fouilla dans son uniforme, en sortit des lunettes et lut d'une voix hésitante, teintée d'un fort accent :

— « *Priority – very important offer for Louis Cyr and family – STOP – Expected in Boston first – STOP – New arrangements available at Montreal Station – STOP – STOP – Please confirm soonest – STOP.*

J. O. CHAMPAGNE, Manager¹ »

Louis Cyr regarda autour de lui. On se pressait, on jouait des coudes pour l'approcher. Il ne vit que des regards admiratifs. D'un geste élégant, il retira son chapeau melon et salua la foule. On entendait des applaudissements en crescendo.

Émiliana sentit des frissons parcourir son corps, étreinte par une émotion aussi étrange que nouvelle. D'instinct, elle pressa la main de Mélina avec une telle force que celle-ci grimaça de douleur.

*

Louis et Mélina furent ébahis. Pour Émiliana, le rêve devint réalité.

Voilà qu'un simple télégramme avait changé la donne du tout au tout. Les ors se déployaient. Le train lui-même devenait un noble carrosse. Les boiseries, les tissus, les relais de lumière : comme dans un théâtre royal, l'ensemble se révélait comme un décor de grand luxe par un effet de magie.

Pour Émiliana, ce n'était plus le train aux commodités sommaires que lui avait prudemment décrit sa mère. C'était, selon sa réaction spontanée, un « château sur roues ».

Le brouhaha de la gare avait cédé la place au silence. De délicates odeurs de nourriture fleuraient bon, après celles,

1. Prioritaire – offre très importante pour Louis Cyr et sa famille – STOP – Attendus à Boston d'abord – STOP – Nouveaux arrangements disponibles à la gare de Montréal – STOP – STOP – Merci de confirmer dès que possible – STOP. J. O. CHAMPAGNE, gérant.

âcres et étouffantes, des fumées des locomotives en attente. De chaque côté d'une longue allée au plancher recouvert d'un moelleux tapis s'alignaient des compartiments aux grandes baies vitrées, tendus de riches tissus, l'ensemble baignant dans une ambiance feutrée.

On avait expliqué à la petite famille que le long trajet en train jusqu'à Boston, d'au moins trois jours et deux nuits, se ferait dans une voiture-lit Pullman, réservée aux voyageurs de première classe. Ainsi, Louis, Mélina et Émiliana avaient le statut de convives et seraient servis avec un luxe semblable à celui des grands hôtels du continent. C'était en fait un palais sur rails dont le raffinement se retrouvait jusque dans les cabinets de toilette.

Un long coup de sifflet annonça le départ. Le train bougea. Plus de cinq cents tonnes de fer, d'acier et de bois tractées par l'énorme locomotive s'ébranlèrent au fil des rails en cahotant. Quelques minutes plus tard, le roulement était devenu régulier.

Le train filait à bonne allure. De temps à autre, un sifflement caractéristique annonçait un des nombreux passages à niveau. L'obscurité gagnait peu à peu l'intérieur du wagon. Au loin se profilait l'arrière-pays sauvage.

Le léger roulis avait eu raison d'Émiliana. Elle s'était endormie, la poupée Victoria entre ses bras. Louis et Mélina respiraient d'aise. L'odyssée devenait un conte de fées pour leur fille, d'autant qu'on leur avait également annoncé qu'ils étaient attendus au Parker House Hotel de Boston, réputé pour être le « saint des saints » de la capitale de l'État du Massachusetts depuis que des présidents des États-Unis y avaient séjourné.

On frappa trois coups discrets à la porte du compartiment. Elle s'ouvrit à demi.

— *Mister Louis Cyr, Madam and Miss, I am your Pullman porter. May I come in² ?*

La voix était grave, chaude et bien modulée.

2. Monsieur Louis Cyr, madame et mademoiselle, je suis votre porteur Pullman. Puis-je entrer ?

— Entrez, répondit Louis Cyr, en se redressant par souci de convenance.

L'homme noir de haute taille et de forte carrure avait fière allure dans son uniforme bleu foncé, fraîchement nettoyé et repassé. D'un geste coutumier, il retira sa casquette marquée à l'effigie de *Pullman Porter*, la plaça sous un bras à l'instar d'un militaire et s'inclina.

— *My name is Jacob Sullivan, the third of the name. I am at your entire service, Sir, Madam and Miss*³, annonça-t-il d'un ton solennel.

Il sourit à pleines dents en voyant Émiliana endormie.

— *The little miss is already enjoying the Pullman sleeping car, if I may speak freely*⁴, ajouta-t-il en baissant le ton, mais toujours souriant.

Louis Cyr hocha la tête en guise de salut.

— *Thank you, fit-il sans le quitter des yeux, but we are proud Canadians, not Americans... My name is Louis, my wife Mélina, and our daughter's name is Émiliana*⁵.

Jacob Sullivan III remit sa casquette, porta la main au nœud de cravate Windsor comme pour le recentrer, ajusta sa veste aux boutons dorés, ainsi qu'on le lui avait enseigné à la rude école des porteurs noirs de Pullman.

— Je parle également français, annonça-t-il à la surprise de Louis et de Mélina, et j'en suis très fier.

La prononciation, teintée d'un léger accent américain, était impeccable.

— Je ne savais pas... euh... comment dire, hésita Louis Cyr.

— Vous voulez dire que vous ne saviez pas qu'un nègre puisse s'exprimer en français? compléta Jacob Sullivan.

— C'est un peu ça...

3. Mon nom est Jacob Sullivan, troisième du nom. Je suis à votre entière disposition, monsieur, madame et mademoiselle.

4. La jeune demoiselle profite déjà de la voiture-lit Pullman, si je peux m'exprimer librement.

5. Merci, mais nous sommes de fiers Canadiens, pas des Américains... Mon nom est Louis, celui de ma femme est Mélina, et le nom de notre fille est Émiliana.

L'homme haussa les épaules.

— Mon arrière-grand-père Abraham était esclave en Louisiane, expliqua-t-il. Il était coupeur de canne à sucre. Il a fini comme serviteur de maison et a appris quelques mots de français. Il a eu une dizaine d'enfants, dont mon grand-père Jacob. Lui, il a été ramasseur de coton. Ensuite, il y a eu mon père, Jacob, le deuxième du nom, esclave dans la plus grande plantation de la Louisiane, la Nottoway. Il y avait là deux cents esclaves et plus. Mon père a appris le français en écoutant ceux qui venaient des îles françaises, et il a appris à lire avec un prêtre catholique. Il a réussi à s'enfuir de Nottoway pour se rendre au nord, où il s'est battu pour l'Union. Plus tard, il est devenu boxeur, il a vécu durement et il a élevé ses cinq filles et son unique fils dans l'honneur, en dépit de la pauvreté... Et me voilà !

À peine eut-il prononcé ce dernier mot qu'Émiliana se réveilla en sursaut. Elle repoussa sa chevelure qui recouvrait une partie de son visage et se redressa brusquement à la vue de l'homme noir qui se tenait à quelques pas. Elle fit aussitôt passer sa poupée Victoria derrière elle.

— Père ? murmura-t-elle, effrayée.

— C'est un ami, la rassura Louis Cyr. Il parle même français.

Émiliana questionna Méлина du regard, puis se rapprocha de son père pour lui souffler à l'oreille :

— Pourquoi ton ami a un visage noir, pis aussi des mains noires ?

Cyr fut embarrassé.

— Mon nom est Jacob, comme mon père et mon grand-père, Jacob Sullivan, intervint-il. Je travaille ici. Je m'occupe de tout, des bagages, des couchettes... Je cire les chaussures, je brosse les habits... Je fais tout pour que le voyage soit agréable. Tu comprends ?

Émiliana opina timidement de la tête.

— Et toi, quel est ton nom ?

— Émiliana Cyr, et elle, c'est Victoria, répondit-elle sans hésiter, en exhibant la poupée.

Jacob Sullivan, le troisième du nom, retira sa casquette et fit la révérence, la bouche fendue d'un sourire éblouissant.

— Je suis à votre service, Miss Émiliana et Miss Victoria!

Émiliana éclata aussitôt d'un rire cristallin.

— Merci, monsieur Jacob!

L'employé de Pullman s'affaira à abaisser les lits rétractables en préparation pour la nuit. Il travaillait avec méthode, allant d'un lit à l'autre, tirant les draps, les ajustant aux extrémités, plaçant des oreillers, repassant l'ensemble afin d'éliminer le moindre faux pli. Une légère odeur de savon frais flottait dans le compartiment.

Émiliana suivait attentivement chacun de ses gestes.

— Monsieur Jacob, demanda-t-elle soudainement, qu'est-ce que vous avez là, autour de vos yeux?

Le *porter* regarda tour à tour Louis et Mélina, souriant timidement.

— Oh! Ça? répondit-il, en passant un doigt sur son arcade sourcilière. Des cicatrices... Un peu comme lorsqu'on se cogne la tête par accident.

— Cicatrices? répéta innocemment Émiliana en regardant son père.

— Je t'expliquerai demain, trancha ce dernier.

— Monsieur Jacob, poursuivit Émiliana, dites-vous vos prières chaque jour, comme nous?

— Chaque jour, Miss Émiliana, confirma-t-il doucement, tout en continuant les préparatifs d'usage.

Surprise, Mélina crut bon d'intervenir.

— Il est ben tard, Émiliana... Il est temps pour toi et Victoria de vous rendormir et de laisser M. Jacob finir son travail. Lui aussi va aller se coucher.

— Mais, mère, je voulais juste...

— Émiliana, tu fais comme ta mère t'a dit, intervint Louis Cyr avec sévérité.

La fillette fit la moue, prit la brosse à cheveux et la tendit à Mélina sans un mot de plus. Cette dernière sourit à l'endroit de l'employé.

— Excusez-nous, murmura-t-elle.

— Ce n'est vraiment rien, l'assura-t-il, en lui rendant son sourire. Si je puis me permettre, vous avez là une enfant exceptionnelle...

S'adressant à Louis Cyr, il ajouta à voix basse :

— Je vais emporter votre veste, monsieur, et votre manteau, madame, ainsi que vos chaussures, dans mes quartiers, là-bas, au bout du corridor, pour les broser et les cirer.

L'endroit en question était une petite pièce située à l'une des extrémités de la voiture-lit. L'employé disposait d'un siège pliant, d'un simple matelas et d'un rideau qu'il tirait pour préserver un minimum d'intimité. C'est dans cet espace inconfortable qu'il voyait à toutes les tâches et qu'il faisait, tant bien que mal, la sieste.

— Ça peut certainement attendre à demain, suggéra Louis. Franchement, y a pas de presse.

— Pardon, monsieur, mais ça ne peut pas attendre, corrigea l'employé. Les règles sont strictes, le service doit toujours être de première qualité, et il doit être exactement celui auquel est en droit de s'attendre le passager... *Exactement*, monsieur, ajouta-t-il en insistant sur le mot.

— Et il est ben tard, ajouta Mélina, en continuant de broser les cheveux d'Émiliana.

Jacob Sullivan secoua la tête.

— Vous êtes, monsieur, madame, ainsi que vous, Miss Émiliana, d'une extrême gentillesse, ce qui est bien rare dans notre métier. Mais un *porter* comme moi et tous les autres, des nègres comme moi, nous pouvons être renvoyés à tout moment... Il suffit d'une seule plainte pour nous jeter à la rue.

Sur ce, il sortit du compartiment des Cyr, non sans avoir adressé un clin d'œil complice à Émiliana, arrachant un dernier sourire à la petite fille.

*

La nuit parut interminable à Mélina, qui n'arrivait pas à trouver le sommeil. Louis dort par intervalles, se réveillant chaque fois que le train ralentissait, soit en négociant les pentes ou à l'approche de virages abrupts. Le luxe mis

à part, il connaissait assez bien les péripéties du trajet ferroviaire à travers les territoires de la Nouvelle-Angleterre. Les montagnes, les ponts sur piliers de granit qui enjambaient les innombrables cours d'eau, d'autres en acier, qui amplifiaient les bruits d'impulsion des roues d'un convoi. Un roulement perpétuel sur des rails qui filaient à l'infini. Il y avait surtout des arrêts fréquents avec, chaque fois, les roues d'entraînement de la locomotive qui glissaient et déstabilisaient tous les wagons. À quoi s'ajoutait le concert des sifflets à vapeur qui annonçaient autant les arrêts et les départs que les passages à niveau. Et c'était cette même fascination, parfois la même appréhension, qu'on ressentait lorsque le mouvement des bielles entraînait la puissance des roues motrices.

Des odeurs de café, auxquelles se mêlaient les effluves plus âcres de cigares Havane, annonçaient la nouvelle journée, quoique l'obscurité régnât encore dans les compartiments de la voiture Pullman.

— J'ai presque pas dormi, souffla Méлина.

— Pas beaucoup plus, renchérit Louis.

Il désigna le lit superposé au sien.

— Elle rêve aux anges, ajouta-t-il. Elle n'a pas bougé de la nuit.

— Faudra que tu t'informes pour les repas, suggéra Méлина. D'après Jacob, on pourra être servis dans notre compartiment.

Louis émit un grognement.

— J'aime mieux ça... J'aime pas ben ça qu'on me voie manger en public. J'vais aller voir Jacob.

Il passa une chemise neuve, un pantalon de coton, ajusta les bretelles et roula les manches pour dégager ses avant-bras. Poussant la porte du compartiment, il risqua un coup d'œil dans le couloir. Il était désert. Il se dirigea, presque sur la pointe des pieds, vers la pièce minuscule réservée au *porter*.

— Jacob Sullivan, murmura Louis Cyr.

Celui-ci, vêtu de son uniforme, coiffé de sa casquette, la cravate parfaitement nouée, les souliers cirés, tira le rideau.

— Monsieur Cyr, je suis à votre service. Tout est fait, votre veste, le manteau de madame, vos souliers...

Cyr l'interrompit d'un geste.

— J'suis pas ici pour ça. C'est pour Émiliana. J'sais pas quoi répondre rapport à ses questions... rapport à vous...

L'employé sourit.

— Je vais vous en dire plus à mon sujet, monsieur Cyr.

Il passa et repassa son index sur les cicatrices qui ornaient ses arcades.

— Ça, continua-t-il, ce sont des marques de combat, pas de soumission... Pendant quatre ans, on m'a promené de La Nouvelle-Orléans à Chicago, de Boston à New York. J'étais payé pour me faire tabasser à la fin de chaque combat, mais je suis resté debout... couvert de sang, mais debout. C'est mon histoire, monsieur Cyr, et je suis certain que vous trouverez les mots pour Miss Émiliana.

Il souleva le couvercle d'une petite malle à sa portée, remua quelques objets et sortit un livre.

— Tenez, c'est mon cadeau pour votre fille. Une bien belle histoire qui est maintenant connue dans le monde entier. Mais c'est pas un conte de fées, précisa-t-il.

Cyr prit le volume déjà passablement usé. *La Case de l'oncle Tom*, lut-il, non sans peine. Il le feuilleta rapidement, contemplant ici et là les illustrations.

— Ben beau livre, fit Louis Cyr, en continuant de tourner les pages. Mais j'suis d'avis que c'est plutôt à vous de lui faire ce cadeau, pensez pas?

Il rendit l'ouvrage à Jacob Sullivan. Ce dernier s'inclina.

— Un honneur, monsieur Cyr. Je vous remercie au nom de... – il hésita – au nom de tous ceux comme moi, finit-il par exprimer.

— Pas besoin d'en dire plus, l'arrêta Louis Cyr, le gratifiant d'une robuste tape sur l'épaule.

— Vous désirez votre déjeuner dans le compartiment, monsieur? s'enquit Jacob Sullivan.

Louis Cyr n'eut pas le temps de répondre.

— *Nigga George! Hey, Nigga George*⁶ ! entendit-on crier.

Au son de cette voix visiblement avinée, Jacob Sullivan se raidit.

— Vous devez m’excuser, monsieur Cyr, réagit-il aussitôt.

— C’est pour vous ? s’étonna Louis Cyr, en voyant la peur dans le regard de Jacob. C’est pas vot’ nom...

— C’est pour moi, monsieur... Dans le travail, on est tous des *Nigga George*...

La porte du compartiment voisin s’ouvrit brusquement. Un homme lourdaud, au visage congestionné, vint se camper dans le couloir. À la vue des deux hommes, il prit un air contrarié.

— *Nigga George, when I call, you come*, lança-t-il dans un mauvais anglais. *I want my boots... now*⁷ !

Jacob Sullivan prit un air de soumission.

— *I am sorry, Sir*, souffla-t-il. *Your boots will be ready in a minute*⁸...

Louis Cyr refusa d’en entendre davantage. Il bomba le torse et fit face à l’homme, le détaillant de la tête aux pieds. Il avisa les bas de laine et un ventre énorme qui débordait du pantalon.

— Vous êtes qui, monsieur ? interrogea-t-il sèchement.

— C’est pas à vous que je parle, grogna l’autre, exhalant des relents d’alcool, c’est à l’autre...

— L’autre a un nom, rétorqua Cyr.

L’homme ricana.

— Par icitte, ces gars-là ont tous le même nom : c’est *Nigga George*. Comme ça, on peut pas se tromper, cracha-t-il avec mépris.

— Vot’ nom, déjà ? répéta Louis Cyr.

— Marsolais... Ovide Marsolais. J’suis maquignon.

Louis Cyr lui tendit la main.

— Moi, c’est Cyr... Louis Cyr. J’suis Canayen français.

Aussitôt l’homme grimâça en sentant une poigne de fer lui écraser la main comme dans un étou. Cyr accentua

6. Nègre George ! Hé, nègre George !

7. Nègre George, quand je t’appelle, tu viens. Je veux mes bottes... maintenant !

8. Je suis désolé, monsieur. Vos bottes seront prêtes dans une minute.

légèrement la pression, rendant la douleur presque insupportable. Il attira du même geste l'homme vers lui.

— Ça adonne ben qu'on se rencontre icitte, lui souffla-t-il à l'oreille. Des maquignons comme toé, c'est comme des p'tits poissons, j'en mange tous les vendredis du carême... Ça fait que si tu veux continuer d'acheter des picouilles aux États et de les revendre chez nous, déguisées en étalons, m'en vas te donner un conseil...

Il accentua davantage la pression. L'autre suait maintenant à grosses gouttes.

— Tu veux ben l'entendre ?

Le marchand se confondit en bredouillements. Cyr prononça quelques mots à voix très basse, ajoutant à la fin :

— Après toute, toé comme moé, on est juste des porteurs d'eau, pas vrai ?

Sur ces paroles, il relâcha la pression de la main et recula d'un pas.

— On va déjeuner dans le compartiment, pour répondre à vot' question, monsieur Jacob, énonça-t-il très calmement.

Il toisa le marchand.

— J'suis pas trop pressé pour mes bottes, bredouilla Marsolais d'une voix mal assurée. Monsieur... monsieur Jacob, finit par ajouter le maquignon en regagnant son compartiment.

Jacob Sullivan, mouchoir à la main, retira sa casquette et s'épongea le visage. Il poussa un soupir de soulagement.

— Merci, monsieur Cyr, murmura-t-il.

*

Il n'y eut guère d'échange de mots sinon pour les politesses d'usage. Grâce à la dextérité de Jacob Sullivan, les lits furent vite escamotés, les draps, les oreillers, les serviettes, impeccablement pliés et rangés. Le compartiment était redevenu une pièce de séjour dans laquelle les passagers pouvaient prendre leurs aises.

Émiliana était engagée dans l'exercice de mot à mot avec sa mère, laquelle insistait sur la bonne prononciation. Il s'agissait comme toujours du livre *Les Devoirs du bon chrétien*,

dont Mélina s'efforçait d'expliquer patiemment le sens des mots. Elle était sur le point d'abandonner l'exercice lorsqu'on cogna discrètement à la porte du compartiment.

— C'est M. Jacob ! s'exclama Émiliana.

L'employé ouvrit lentement la porte, poussant un chariot sur lequel trônaient des plats abondamment garnis.

— La commande de monsieur Cyr, annonça-t-il.

Quelqu'un avait certainement pris des libertés gastronomiques. Il y avait quantité de pommes de terre fumantes, de saucisses de diverses tailles, de tranches de pain, une soupière odorante et une pinte de lait frais. Au seul regard, un délice champêtre digne du réveil d'un ogre.

Cyr émit un grognement de satisfaction suivi d'un signe de la tête en direction d'Émiliana. Jacob souleva une petite nappe finement brodée et tendit ce qu'elle avait caché à Émiliana.

— Un cadeau pour vous, Miss Émiliana, dit-il. C'est un livre qui raconte l'histoire d'un homme à qui je ressemble...

Émiliana tendit les bras et s'en saisit comme d'autres enfants auraient pris un jouet. En le touchant, elle ressentit une émotion qu'elle ne parvenait pas à exprimer.

— *La Case de l'oncle Tom*, lut-elle en soignant la prononciation.

Elle regarda ses parents :

— Je peux demander quelque chose à M. Jacob ?

— Tu peux, acquiesça Louis.

— Lire quelques lignes juste pour moi, formula-t-elle, toute rayonnante.

Jacob Sullivan reprit le livre et l'ouvrit au hasard. Il se racla la gorge et se mit à lire lentement, d'une voix particulièrement grave.

— « *La case de l'oncle Tom était une petite construction faite de troncs d'arbres, attenante à la maison, comme le nègre appelle par excellence l'habitation du maître...* »

Il leva les yeux, son regard allant de Louis à Mélina et à Émiliana.

— Voilà ! conclut-il, en voulant rendre le livre à la fillette.

— Encore, insista Émiliana, encore, monsieur Jacob !

Il tourna quelques pages du livre.

— « À cette table était assis l'oncle Tom, le plus vaillant travailleur de M. Shelby. C'était un homme puissant et bien bâti : large poitrine, membres vigoureux, teint d'ébène luisant ; un visage dont tous les traits, purement africains, étaient caractérisés par une expression de bon sens grave et recueilli, uni à la tendresse et à la bonté... »

Émiliana avait fermé les yeux, bercée par le court récit. Lorsqu'elle les rouvrit, Jacob lui rendit l'ouvrage.

— Peut-être sera-t-il un jour votre porte-bonheur, Miss Émiliana.

La fillette le feuilleta longuement.

— Il était très fort, oncle Tom ? demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

— Oui, Miss, très fort.

— Plus fort que mon père ? continua-t-elle le plus sérieusement du monde.

Jacob coupa court.

— Non, affirma-t-il. Je crois bien que personne n'est plus fort que M. Louis Cyr... Parole de Jacob Sullivan, le troisième du nom !

*

Émiliana était fascinée par le premier homme noir qu'elle voyait de toute sa jeune vie, et davantage encore par le cadeau qu'il lui avait offert, ce roman d'un gabarit impressionnant qui, selon lui, avait influencé des gens importants partout dans le monde.

En fin de journée, elle parut tourmentée par les illustrations. Elle les avait regardées, saisie par les portraits contrastés des personnages, la résignation chez les uns, noirs ceux-là, la méchanceté chez d'autres, tous blancs. Il y avait des paysages où la nature étalait ses splendeurs et, toujours, cet oncle Tom, tout noir, dont les traits et l'apparence évoquaient une grande bonté.

Lorsque Jacob s'annonça pour effectuer les préparatifs nocturnes dans le compartiment, elle rompit enfin le silence.

— Monsieur Jacob, comment doit-on prononcer ce nom ? s'enquit-elle en passant un doigt sur le patronyme de l'auteure.

— Harriet Beecher Stowe, prononça-t-il lentement et distinctement, en répétant chaque mot à plusieurs reprises.

Émiliana répéta fidèlement chaque syllabe.

— Et c'est qui ? Un monsieur, une madame ?

— Une madame, précisa Jacob.

— Elle est comme vous, monsieur Jacob ?

Il sourit.

— Non, elle est blanche, comme vous, Miss Émiliana.

— Un jour, je le lirai en entier, précisa-t-elle avec détermination.

— Je le sais... et ce sera pour vous un grand jour, répondit-il spontanément.

Sur ce, il informa la famille Cyr que le train entrerait en gare à Boston à la levée du jour et qu'il serait présent pour aider aux préparatifs de débarquement.

— Vous serez probablement attendus à la grande gare, monsieur Cyr, ajouta-t-il. On la nomme la Boston and Main Railroad Union Station.

*

Il était six heures trente du matin et, pour les passagers de la voiture-lit et du restaurant Pullman, le petit déjeuner allait être servi. Celui de Louis Cyr débordait de viandes froides, de pommes de terre et de pain. Mélina, nerveuse, n'avait pas faim. Émiliana était préoccupée par sa chevelure et le choix de la robe qu'elle allait porter.

— Comment je dois parler par ici ? demanda-t-elle bien innocemment.

— Comme par chez nous, répondit Louis Cyr entre deux bouchées.

Quelques instants plus tard, l'assiette était vide. Mélina avait rempli deux tasses de café brûlant. Elle en but quelques gorgées en guise de premier repas de la journée.

— J'espère ben que M. Champagne nous attend parce que j'me sens pas vraiment d'adon, marmonna-t-elle.

— M'en occupe, de Champagne, grommela Louis Cyr.

Il déposa sa tasse et prit la pipe qui lui avait été offerte en Angleterre. Depuis, elle ne le quittait plus. Robuste, avec un fourneau rond, profond, épais, et un tuyau courbe, elle était laquée et gravée de ses initiales. Il la bourra lentement, jouissant des derniers moments dans cet environnement de luxe.

Au même moment, Jacob Sullivan pénétra dans le compartiment, les bras chargés de vêtements fraîchement repassés et de bottes cirées.

— Il faudra être prêts bientôt, monsieur Cyr... Croyez bien que cela me fait de la peine de vous voir partir, bien de la peine, précisa Jacob.

Émiliana déposa la brosse à cheveux, prit sa poupée Victoria et s'approcha de l'homme.

— Monsieur Jacob, moi, j'ai beaucoup de peine et Victoria aussi, avoua-t-elle. Je veux que vous restiez mon ami pour toujours... et celui de Victoria aussi !

Visiblement ému, Jacob s'inclina devant la petite fille.

— Je le suis déjà, murmura-t-il.

Il vit alors qu'Émiliana lui tendait la main. Il la prit et l'étreignit avec douceur, touchant de l'autre main la poupée.

Louis Cyr s'approcha :

— Un grand merci pour tout. Comme on dit par chez nous : t'es du ben bon monde... comme y en a pas beaucoup.

Les yeux embués, Jacob balbutia :

— C'est grâce à vous... je veux dire... C'est à moi de vous remercier, monsieur Cyr, et madame...

Il jeta un dernier regard à Émiliana.

— Et vous, Miss Émiliana !

Il allait s'engager dans le couloir lorsqu'il sentit qu'on lui glissait quelque chose dans la main. L'instant d'après, il avisa une liasse de billets de banque : il y en avait pour deux cent cinquante dollars, le salaire de plus d'un an de travail d'un Pullman *porter*.

En 1893, à Saint-Jean-de-Matha, Émiliana Cyr, la fille unique de Louis Cyr, l'homme le plus fort de tous les temps, a six ans. Grâce à la force héritée de son père, que l'on prétend être un don de Dieu, elle marque son époque, présentée sur toutes les scènes comme l'enfant prodige du XIX^e siècle.

En 1917, Émiliana Cyr devient l'héritière de la fortune de son père. Dès lors, sa vie, marquée par la convoitise, la cupidité, la violence et la trahison de son mari, le Dr Zénon-Maxime Aumont, se transforme en tragédie, jusqu'à ce que s'ouvrent pour elle les portes de l'asile Saint-Jean-de-Dieu de Montréal.

Fruit d'une enquête minutieuse, ce roman redonne voix et dignité à une femme dont l'histoire, longtemps réduite au silence, révèle un destin aussi exceptionnel que dramatique.



Avec *Émiliana*, PAUL OHL signe une vingtième œuvre et souligne sa cinquantième année de vie littéraire et cinématographique. Il est le biographe officiel de Louis Cyr, l'auteur de nombreux romans historiques et le scénariste de *Highlander III* et du *Dernier Tunnel*, entre autres. Il est lauréat de plusieurs distinctions sportives et littéraires.

Lauréate du Prix d'Excellence en communications du Gouvernement du Québec, HÉLÈNE LECLERC a consacré quatre ans à la recherche et deux ans à la réalisation littéraire de ce roman. Depuis 1985, elle a été impliquée à divers titres dans la création littéraire, télévisuelle et cinématographique de son conjoint, Paul Ohl.

